

SOCIÉTÉ HISTORIQUE RÉGIONALE DE VILLERS-COTTERÊTS

L'emblématique de François I^{er} et de Henri II au château de Villers-Cotterêts

Parmi les sciences auxiliaires de l'histoire, l'emblématique est une science méconnue. Il est rare de voir les historiens lui donner quelque place dans leurs préoccupations ; le plus souvent, ils montrent qu'ils en ignorent le sens et la portée. Et presque toujours ils partagent avec le grand public le goût des explications romantiques, sentimentales, voire scandaleuses.

Pourtant l'emblématique du Moyen Age et de la Renaissance était un langage plus strict et plus rigoureux que la langue parlée ou écrite. C'était un système de symboles chargé de signification, riche d'affirmations et même de contenu juridique. Rien n'y était laissé au hasard. On doit se pénétrer de l'idée qu'il faut en aborder l'étude avec sérieux pour y découvrir autre chose que les niaiseries qui se répètent d'âge en âge.

L'héraldique est la seule partie de l'emblématique qui ait quelque crédit aux yeux des historiens. Des ouvrages récents en ont révélé non seulement l'importance, mais le sens profond. Encore reste-t-il beaucoup à faire pour qu'elle sorte de la simple curiosité érudite et s'élève au rang de science historique apte à fonder les conclusions les plus larges. J'ai tenté récemment de montrer comment l'étude des armes de Philippe le Hardi, premier duc Valois de Bourgogne, pouvait éclairer l'histoire, réputée obscure et incompréhensible, de la dévolution du duché bourguignon à ce fils du roi de France, et plus tard celle des démêlés de Louis XI avec Marie de Bourgogne. Il est évident, d'autre part, que la découverte des armoiries permet d'identifier le constructeur d'une église ou d'un château, le propriétaire d'une œuvre d'art, et même de serrer, souvent d'assez près, des dates qui par ailleurs nous échappent.

Il en est de même des autres emblèmes, dont la signification et la portée sont le plus souvent ignorés. Ces emblèmes sont la « devise » — un animal ou un objet — qui « représente » tel ou tel personnage, tandis que les armes sont communes à

plusieurs personnes d'une même famille, le « mot » — généralement une phrase — qui a la même valeur pour la définition de l'individu, le « sigle » enfin — qui peut être l'initiale du prénom. L'étude de l'ensemble de ces emblèmes, dont l'apparition ne fut pas toujours concomitante, permet une approche très précise des problèmes chronologiques. Ainsi pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, sa « devise », le briquet, s'étend sur les années 1419-1467 ; ses armes au contraire donnent les dates 1419-1430 ou 1430-1467 selon qu'elles sont « anciennes » ou « nouvelles » ; son mot « autre n'arai » n'est employé qu'à partir de 1430 ; son sigle enfin, les deux E, indique une date postérieure à 1453 et même, le plus souvent, à 1459.

L'emblématique des rois de France de la dynastie Valois-Angoulême n'est pas moins riche d'enseignements. Mais l'étude en a été viciée par des considérations où le sentiment a plus de part que l'esprit critique. Le château de Villers-Cotterêts permet de faire d'utiles remarques.

L'emblématique de François I^{er} se trouve réunie au complet dans l'escalier et surtout dans la magnifique Salle des États construite par François I^{er}, peut-être dès 1535, assurément avant 1539, date qui figure sur une pierre ancienne, aujourd'hui remplacée, du rétable qui décore un des murs de fond. Sur la frise on voit les armes royales, *d'azur à trois fleurs de lis d'or* qui n'ont rien de particulier et des F alternant avec des salamandres.

Il est constant d'entendre se répéter des erreurs touchant l'origine de la salamandre dans les flammes, « devise » du roi François, et la signification de son « mot » qui se lit dans l'escalier de Villers-Cotterêts *nutrisco et extinguo* : on y a vu une allusion au tempérament amoureux d'un roi qui s'est volontiers nourri des flammes de la passion. Pourtant la vérité a été proclamée depuis longtemps : la salamandre était déjà la devise de Charles d'Angoulême, père du futur roi de France, comme le prouve sa présence sur divers manuscrits qui lui ont appartenu et sur une superbe tapisserie du musée de Boston où figurent ses armes et celles de sa femme Louise de Savoie. Elle remonte même, semble-t-il, au règne du grand-père, Jean d'Angoulême qui avait à cœur de rendre bonne justice à ses sujets. La salamandre n'a pas d'autre sens : elle possédait, croyait-on, le pouvoir de triompher du feu ; elle a été choisie comme emblème par un prince décidé à triompher du désordre dans ses domaines. Et le mot s'explique aisément : « je nourris le bien et j'éteins le mal ». On en a la preuve par une charmante médaille de 1504 qui représente le jeune François d'Angoulême à l'âge de dix ans : au revers figure la salamandre de sa dynastie avec la légende en italien : *notrisco al buono, stingo al reo*. Il ne faut pas s'étonner que François, devenu roi, ait gardé la devise de ses ancêtres pour marquer sa volonté d'assurer ordre et justice dans son royaume.

On remarquera que dans la Salle des États, l'écu royal, les salamandres, les F qui sont le « sigle » du roi, sont « timbrées »

d'une couronne fermée, c'est dire surmontée d'arceaux qui se croisent. François I^{er} est le premier à avoir employé cet emblème qu'on appelle souvent à juste titre « couronne à l'impériale ». Avant lui les rois de France ne connaissaient que la couronne ouverte, en forme de bandeau assez souvent découpé en fleurs de lis. Et François lui-même a pendant longtemps timbré ses armes royales, sa salamandre, son initiale de la seule couronne ouverte : on la trouve seule sur l'aile qu'il a construite au château de Blois, antérieure à 1524. On a pensé que François I^{er} avait adopté la « couronne à l'impériale » en 1519 après sa candidature malheureuse à l'Empire, pour affirmer la souveraineté totale du roi de France vis-à-vis de l'Empereur. Il n'en est rien et les raisons de la décision royale, comme la date à laquelle elle est intervenue, se laissent difficilement saisir. En fait, la couronne fermée n'est pas apparue en 1519 : la construction de Blois se place entre cette date et celle de 1524. Il est certain que les deux couronnes ont longtemps coexisté : à partir de 1528 environ elles figurent l'une et l'autre dans les parties basses du château de Chambord. A la façade de Saint-Louis-des-Français à Rome, on voit en 1525, à gauche, une couronne ouverte avec le mot *nutrisco et extinguo*, à droite une couronne fermée accompagnée de la phrase : *erit christianorum lumen in igne*. Il semble donc que l'apparition de la couronne fermée est liée à l'affirmation de la souveraineté totale que détient le roi de France en son royaume. En 1538 encore le jurisconsulte Charles de Grassaille, dans ses *Regalium Franciae libri duo* fera figurer des couronnes ouvertes dans les textes qui définissent les droits dynastiques du roi, et des couronnes fermées lorsque le souverain tient son parlement, c'est-à-dire lorsqu'il détient la plénitude du pouvoir.

En fait dans les années 1530-1535, la couronne ouverte avait pratiquement disparu de l'emblématique royale. L'exemple de Villers-Cotterêts montre précisément que la couronne fermée était la seule qui figurât désormais sur les bâtiments construits par le roi.



Le château de Villers-Cotterêts nous renseigne aussi de façon intéressante sur l'emblématique de Henri II.

On sait que ce prince a agrandi la cour vers le sud et l'a fermée par un corps de bâtiment à trois pavillons dont celui de l'ouest subsiste seul. Il a fait sculpter sur les murs ses emblèmes qui s'y voient encore : à gauche un H et un K enlacés, en bas, par un croissant, sous une couronne fermée — la seule qu'emploient désormais les rois de France ; à droite un H et un K réunis par un « lacs d'amour » (sous une couronne qui a été refaite) : sur le contrefort un H, un autre H entre deux groupes de trois croissants enlacés.

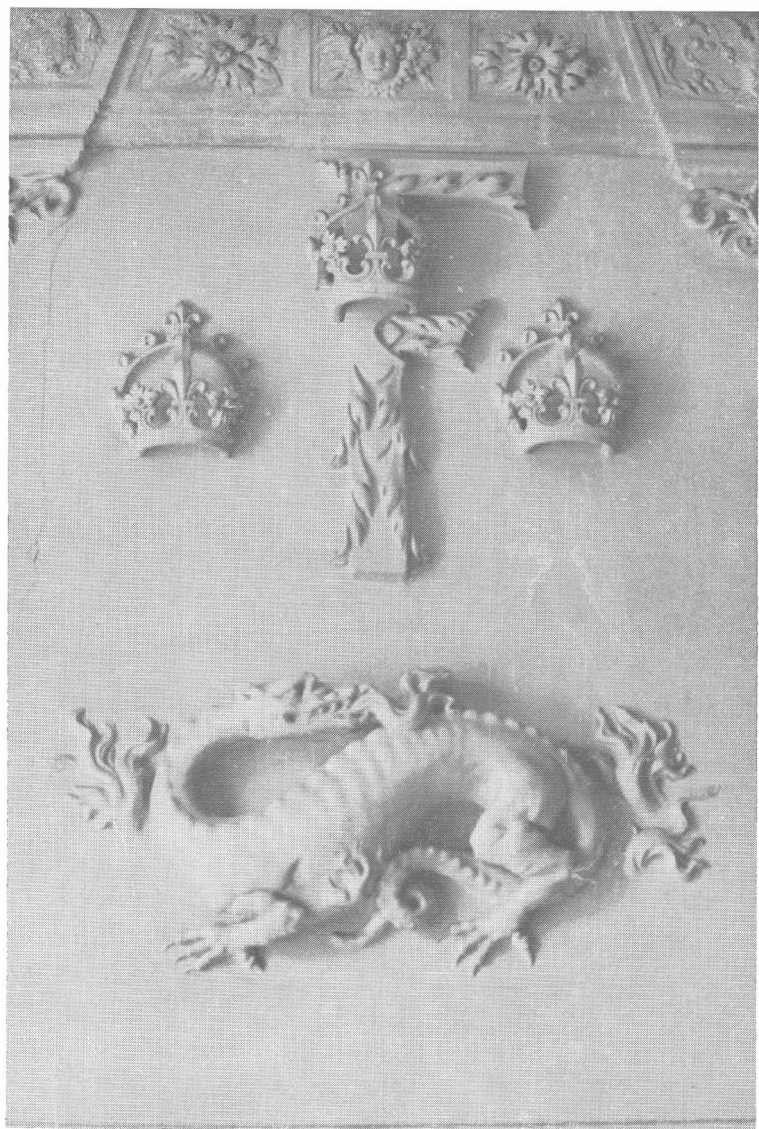
Tout le monde sait que le croissant est la devise du roi Henri. On lui donne volontiers une origine sentimentale et quelque peu immorale : ce croissant de lune évoquerait la déesse Diane, c'est-à-dire Diane de Poitiers. Il n'en est rien. Quand on voit le croissant et le H, initiale de Henri, s'étaler sur les boiseries de la chambre du Louvre qui était le sanctuaire de la monarchie, sur le reliquaire de la Résurrection où ils furent ajoutés lorsque Henri donna cet objet des collections royales à la cathédrale de Reims à l'occasion de son sacre, sur un émail du Louvre offert par lui à la Sainte-Chapelle sur lequel il figure à genoux près de Catherine de Médicis, ou encore sur l'armure du jeune François, son fils aîné, avec la salamandre de son grand-père, on doute que le croissant puisse être l'affirmation d'une liaison, officielle mais fort illégitime.

En fait, c'est la devise choisie par Henri lorsqu'il devint dauphin — par la mort en 1536 de son frère aîné — et qui s'éclaire par le mot : *Donec totum impleat orbem*. Le choix d'une telle devise a, selon moi, une explication évidente : le croissant n'est rien d'autre que le meuble héraldique qui chargeait le lambel des Valois-Angoulême et qui les distinguait des autres familles apparentées au roi de France.

A Villers-Cotterêts, il est clair que le croissant ne rappelle en rien la fameuse maîtresse du roi puisqu'il sert à enlacer l'H d'Henri et le K de sa femme légitime Catherine de Médicis, tout de même que le lacs qui réunit à côté les deux initiales.

Quant aux trois croissants qui forment un enlacement si élégant ils sont constamment employés par Henri II et désignent la seule personne royale.

Il est un sigle de Henri II qui ne figure pas au château de Villers-Cotterêts et dont l'histoire est bien curieuse : c'est le H uni à deux D affrontés. Il se rencontre un peu partout sur les bâtiments de ce prince et sur les objets qui lui ont appartenu. On l'interprète couramment comme formé des initiales de Henri et de Diane. Cette explication n'est vraie qu'en partie. On peut affirmer que ce sigle était fait d'abord de la réunion d'un H et de deux croissants et ne désignait lui aussi que la personne du roi. C'est ainsi qu'il est figuré sur quelques reliures et surtout sur le retable de Taverny, offert par le connétable de Montmorency. Mais par un artifice auquel Henri II s'est prêté, les deux croissants ont été changés par Diane de Poitiers en deux D ; il lui a suffi d'en émousser les pointes. C'est sous cette forme qu'on le rencontre à Anet, mais aussi sur des œuvres de caractère purement royal, et même sacré, comme le reliquaire de Reims où il peut aussi bien s'interpréter comme un H et deux C. D'ailleurs Catherine de Médicis de son côté altérait le HD en en faisant un H et deux C parfaitement affirmés et c'est sous cette forme que le sigle



Salle des Etats
La Salamandre et le F de François I^{er}
timbrés de la couronne fermée.